

Nur na escuridão, de Salim Miguel

Traduction de Jean-José Mesguen¹

Il fait nuit. LA NUIT TOMBE

Six personnes : trois adultes, trois enfants. Les adultes : entre vingt et trente ans.

Les enfants : la plus petite, moins de six mois, l'aîné, un peu plus de trois ans. Père, mère, oncle, deux fillettes, un petit garçon.

Le jour : 18. Le mois : mai. L'année : 1927. Le lieu : quai du port de la Praça Mauá. L'état : Rio de Janeiro. Le pays : le Brésil.

Des années et des années après, déjà bien vieux, le père aimait remémorer, répéter avec insistance : le premier mot que j'ai appris en portugais, qui m'a directement été adressée, que j'ai enregistrée : lumière. *Nur*.



Perdu dans les brumes, il revient à ce qu'il avait raconté, et raconte de nouveau, pour la nième fois, la même histoire, toujours émouvante (et remise à neuf) pour lui, à laquelle parfois il incorpore d'autres ingrédients, mais qui a un point de départ permanent, c'est la nuit, c'est le 18 mai, c'est l'année 1927, c'est le quai de la Praça Mauá, c'est Rio de Janeiro, c'est le Brésil. Ils venaient juste de débarquer. Ils se sentent pris de stupeur, perdus, acculés au milieu de la stridence des sons, où se confondent voix, éclats de rires, cris, appels, insultes, pleurs de joie, murmures de déception, questions en espagnol, en italien, en allemand, en français, en anglais. Ils s'interrogent, et en arabe, il n'y en a pas ?

Interdits, ils sont plantés au milieu des autres gens, sans savoir quelle destination ils vont prendre. Ils regardent déboussolés l'immeuble, les bars, les petites embarcations, les navires à l'ancre qui se balancent doucement, les lampadaires et le faible éclairage, les gens qui arrivent et partent. Attentifs au claquement de l'eau sur le quai, sur la coque des navires, comme si c'était un appel. Il faut qu'ils se décident.

¹ Né en 1952 à Rio de Janeiro, Jean-José Mesguen vit en France depuis l'âge de sept ans. Formé à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, professeur agrégé de Lettres Modernes, il enseigne aujourd'hui la littérature et le cinéma au lycée Saint-Exupéry à Marseille. Titulaire d'un DESS de Portugais, il a écrit sur Carlos Diegues, Walter Salles, Jean Renoir, divers auteurs francophones. Co-traducteur avec Luciana Wrege-Rassier de *Pequod* (Vitor Ramil) et *Primeiro de Abril* (Salim Miguel).

En cette chaude nuit d'automne, une légère brise s'annonce, ils sont agressés par l'odeur de marée qui imprègne tout, et les autres odeurs qu'ils ne parviennent pas à identifier. Ils se sentent de plus en plus désemparés, un mélange d'effroi, d'attente, de curiosité, d'abattement. Ils cherchent à s'unir un peu plus, ils s'appuient les uns sur les autres, le garçon se plaint, dit, *omm*, et il tire la main de sa mère, répète, *omm*, la fille aînée demande à aller au bras de son oncle, le père ne sait que faire, à qui faire appel.



Submergé par ses réminiscences, il avance et recule, veut que tous l'accompagnent dans son parcours, anxieux de se perdre pour se trouver il explique de nouveau, la femme, ma femme, ma Tamina, déconcertée se tourne, le tire par la manche, dit, et maintenant, par Allah, qu'est-ce qu'on va faire, Youssef (ce n'est que plus tard qu'elle prendra l'habitude, comme les autres, de l'appeler, plus ou moins à contrecœur, José, au début « José » c'était bizarre, cela semblait se rapporter à un autre homme, pas à son mari, ce n'était pas son habib Youssef), regrettant déjà le navire, abri-utérus où elle avait passé des journées interminables entre ciel et ciel, mer et mer, eau et eau, vent et vent, écume et écume, elle ressent encore le balancement, elle est et elle n'est pas sur la terre ferme.

Il leur faut prendre une décision, les pleurs de la petite au bras de l'oncle Hanna gagnent en intensité, l'aîné lâche la main de Tamina, Youssef court l'attraper, l'autre fille est énervée, peut-être la faim, peut-être la soif, peut-être le sommeil, peut-être la peur – et qui n'a pas peur, là ? Le frère de la mère serre contre lui et berce la nièce dans ses bras, ce frère solidaire qui n'avait pas hésité à les accompagner dans ce voyage mouvementé d'un côté du monde à l'autre, voyage à la destination incertaine, et plus encore à la fin imprévue.

Le père reprend le fil narratif, une technique qui n'est qu'à lui, bien à lui, qui lui vient de ses ancêtres, des légendes fantastiques qu'il entendait ou qu'il lit ; sans transition il est revenu Praça Mauá, la nuit est tombée, le quai se vide peu à peu, des minutes (des heures) passent, goutte à goutte, lentes-épaisses comme de l'huile, coulent à travers le temps, ils perdent la notion, l'esprit un tumulte empêche de penser clairement. Unie, en quête d'une protection, sans savoir quelle attitude adopter, voilà cette famille plantée indécise, venue d'un pays si lointain – et le père s'interroge, d'où leur est venu le courage de risquer tout – d'où nous est-il venu ? Il n'a personne vers qui se tourner. Ni de direction vers laquelle se tourner. Au cours des semaines de voyage (ou des mois, si on compte l'interrègne), ils leur arrivait de se

questionner, on a bien fait, on a mal fait ; entourant de ses bras ses enfants, Tamina, la femme, se tourne vers son mari, Yussef, *habib*, qu'est-ce qu'on va décider quand on arrivera, et le mari avec cette touche de fatalisme qui est un trait oriental, arrivera ce qui arrivera ; puis Tamina se tourne vers son frère, Hanna (lui aussi ne deviendrait João que plus tard), dis-moi s'il n'aurait pas mieux valu qu'on attende encore un peu, chez nous, ou à Marseille, qu'on réfléchisse un peu plus, hein ? La mère n'explique pas ce qu'elle entend par « un peu », Hanna hoche seulement la tête, ne répond pas, essaie à ce moment de la calmer, les enfants pleurnichent, Yussef regarde au loin, se reprend, ce n'est pas exactement cela qu'il a dit, « arrivera ce qui arrivera ». Ce qui n'est pas possible, c'est de rester Praça Mauá, qui est en train de se vider, des silhouettes suspectes commencent à rôder dans les parages.



Le fils assiste aux conversations, il est intéressé à en savoir plus, encore qu'il soit mal à l'aise quand ils protestent, alors tu es venu du Liban, tu as commencé à apprendre l'arabe et maintenant tu ne comprends pas une phrase de la langue de tes ancêtres, hein, *sadig*, mon ami, c'est pas croyable, à quoi il ne sait que répondre, encore moins quand ils insistent, allez *habib*, pas possible que tu aies oublié, ce qu'on apprend dans l'enfance reste là au fond de nous, c'est quoi *bait* ?, réponds, il en a une vague idée, il fait un effort, celui-là n'est pas difficile, il se lance, maison, tous rient et applaudissent, mais un petit malin met fin à sa satisfaction en ajoutant, que ça, et lui, interdit, c'est ça ou non ? Et il se met à penser comme tout est étrange, je me vois et je ne me vois pas ici, jusqu'au moment où en riant ils lui expliquent, c'est maison et en même temps vers, à quoi un autre répond en blaguant, mais méfie-toi, si *bait* c'est maison et vers en même temps, *baid* c'est l'œuf. Il répond, mais l'œuf c'est toujours une maison, celle du poussin.

Parfois il se sent mis à l'écart, un intrus, quand ils se mettent à bavarder en arabe seulement. C'est qu'il est arrivé un nouvel immigrant qui ne comprend rien au portugais. Soudain, pour mieux communiquer, ils ont besoin de leur langue d'origine. Il reste prisonnier du son, de tous les sons, qui ne lui sont pas étrangers, il cherche à capter le sens de quelques mots, mais la compréhension générale lui échappe, il ne parvient jamais à saisir les phrases et ce qu'elles signifient, et s'il sait que *buka* c'est les pleurs, des pleurs que maintenant il cherche à

contenir, il a une boule dans la gorge cette *ihadditu* lui échappe complètement. Le père dit, il est buté, il a la tête dure.

Pendant le retour à l'appartement le père insiste, ils pourraient recommencer, il n'est jamais trop tard pour apprendre, l'évêque m'a dit qu'il te ferait cours, il suffit d'une heure par semaine, il avait si bien commencé, le savoir ne fait jamais de mal à personne, un homme qui parle deux langues en vaut deux, tu savais même déjà écrire, une si jolie écriture ; et lui qui cherche à changer de sujet, pour que l'éternelle discussion ne reprenne pas, elle est là la raison de ma calligraphie illisible en portugais. Le père a de la suite dans les idées, il ne se tient pas pour vaincu, répète, ce qu'on apprend enfant ne s'oublie pas, cela reste incrusté au-dedans de nous, nous le retrouvons vite, il te faudra peu pour arriver à communiquer en arabe, même lire et écrire, tu avais si bien commencé. Cela n'avance à rien de discuter avec le père, expliquer encore une fois qu'il avait tout oublié, pour quelle raison ou par quel mécanisme intérieur il n'en sait rien, ou il le sait, il ne lui reste que des mots épars, quelque expression grossière, comme *zabra-na-tiza*, grossièreté intraduisible. Il va seulement à l'église avec le père, mal à l'aise quand l'évêque, qui se prétend même parent, proteste, le montrant du doigt aux autres, pourquoi tu ne veux pas apprendre, pourquoi tu m'apparais ici juste pour accompagner Yussef (à l'église le père redevient Yussef), au maximum deux-trois fois par an, même dans la rue Primeiro de Março ou dans celle da Alfândega nos compatriotes ne te rencontrent pas, não *ahabba* les tiens, tu ne dois pas renier la souche à laquelle tu appartiens, tu dois connaître l'histoire de ton pays (si riche en événements), tu dois participer aux réunions de la communauté, tu dois t'intégrer, tu dois entrer au Club Monte Libano, tu dois.



Perdu-retrouvé dans son monde ancien, il navigue, avance, recule, s'arrête, poursuit, explique : il fallait que nous sortions de l'impasse, impossible de rester Praça Mauá : il avale encore une gorgée d'eau, murmure tout bas, élève la voix, dit : à côté j'avise un taxi, un noir adossé attendant certainement des passagers, alors je lui ai fait signe, des signes, plus qu'un, le fils aîné s'intimide, s'agrippe aux jambes de la mère, observe avec un mélange d'effroi et de curiosité, maintenant il s'approche du père, interrogatif, dans son pays il n'existait pas d'hommes de couleur, le chauffeur rit et hoche la tête, d'un doigt il les désigne et ensuite indique la voiture.

Un léger mouvement maintenant, cela fait un bon moment que la nuit est totalement tombée, persiste le constant clapotis, l'odeur de marée, qui depuis si longtemps les accompagne, devient plus forte, imprègne tout, est présente dans l'odorat, les vêtements, la nourriture, le corps, l'âme. Le père hésite, se tourne vers sa femme, vers son beau-frère. Décide. Appelle le chauffeur d'un geste, aussitôt l'homme répond, comme s'il n'avait attendu qu'eux. Déjà avec un petit carnet à la main le père fait un autre geste, l'ouvre, montre du doigt la page, indique certains mots, l'autre s'approche, n'arrive pas à voir dans cette obscurité, s'efforce de lire – et c'est alors que le père (ou toute la famille, qui est attentive à ce qui se passe) entend le mot magique : lumière.

Le père ne comprend pas ce que le chauffeur veut dire, en vain l'homme répète plus fort, plus fort, lumière. Lumière. Et fait une grimace, se gratte la tête, ouvre un sourire qui révèle ses dents parfaites, tire de sa poche une boîte d'allumettes (la mère murmure, *tagur*), en prend une, allume, répète en indiquant la flamme tremblante qui s'éteint aussitôt, lumière, vite, allume une autre allumette, avec emphase répète la même chose, lettre à lettre, l, u, m, i, è, r, e, avant un LUMIÈRE – et c'est seulement là que le père comprend le mot qu'il n'allait jamais oublier et qui lui ouvre les portes du nouveau monde. Il hoche la tête. Le chauffeur sourit de nouveau : lumière. Le père aussi : lumière. *Nur*.

Sauf que cela n'avance pas à grand-chose, le chauffeur n'arrive pas à deviner ce qui est écrit, il faut plus de lumière, plus de clarté. Alors il prend le carnet de la main du père, l'entraîne, fait un geste pour qu'il le suive, tous deux s'éloignent, vont sous un réverbère, l'éclairage n'est pas bien fort, mais au moins il est permanent, maintenant il tombe directement sur les griffonnages, les yeux du chauffeur suivent avec une attention extrême ce qui s'y trouve écrit, il devine presque, ses lèvres remuent, bredouille, revient sur les mots, lève la tête avec satisfaction, il a réussi à déchiffrer, il relit pour en être bien sûr, regarde le père, la mère, les autres composantes de cette famille, tous dans l'expectative, rit, fait un mouvement de la tête, sourit plus largement, oui, maintenant oui il sait, il a compris, il a du métier, ce n'est pas la première fois qu'il affronte une telle situation, tous deux là-bas sous le réverbère communiquent en un langage de gestes et de signes, le père comprend et vibre, le chauffeur hoche la tête, il sait où c'est, il connaît l'adresse, il connaît bien la rue, ce n'est MEME pas loin, il pousse le père, appelle la famille, qui reste immobile, alors ils reviennent tous les deux jusqu'à l'endroit où se trouve le reste de la bande, cinq silhouettes auprès d'un maigre bagage, attentifs au père et à cet homme.

Le taxi est se remplit. Il part.



Ils restèrent moins de trois jours dans la maison du compatriote. La nouvelle se répandit très vite dans les rues, dans le quartier, arrivaient de loin d'autres pays, en quête de nouvelles des leurs dans la *maksuna* là-bas si lointaine, difficile de communiquer, un jour j'ai écrit ils n'ont pas répondu, je vais écrire j'ai pas le temps, ils arrivaient en posant des questions, d'où vous êtes, ah-ah, de Kfarsouroum, d'Amioum, soudain ils se décourageaient, ou retrouvaient courage, même s'ils n'étaient pas de ces deux villes, finalement le Liban si petit, Yussef avait l'air de le connaître presque entièrement, Amioum une petite merde encore plus petite que Magé, tout le monde doit se connaître, ils pouvaient et devaient avoir des nouvelles des gens d'endroits plus lointains, ils disaient, j'ai le cousin d'un cousin qui habite à Amioum, Skandar, tu sais qui c'est, ce cousin du cousin je crois qu'oui, il le décrivait, c'était ça ou ce n'était pas ça, la discussion repartait, les uns acceptaient, les autres murmuraient ou se mettaient en colère contre la réponse négative, protestant, impossible de ne pas connaître la famille Mansour, comment vous n'avez pas entendu parler de mon cousin Gibran ?

Il y avait ceux qui s'enquéraient de la domination turque, quand verrait-on la fin de ce maudit empire ottoman, ils s'éberluaient d'apprendre que c'était terminé, maintenant les Français commandent dans la parcelle appelée Liban et les Anglais en Syrie. Alors ils se prenaient la tête entre les mains, stupéfaits, ça s'est passé quand, ça s'est passé comment, ça s'est passé pourquoi, on est au courant de rien. Et le père expliquait, après la guerre de 14, il parlait d'un certain Lawrence, figure mythique, aventurier, il maîtrisait notre langue comme un véritable Arabe, il a fait semblant d'être ami pour qu'ils luttent contre les Turcs, montrant du doigt la liberté, il ne parlait pas seulement la langue, aussi les dialectes, il connaissait l'histoire arabe, le lointain passé, les légendes, les traditions, il était fascinant et dominateur, il a traversé le désert à pied au cours de ses voyages, et puis il a disparu sans un mot d'explication.

Il n'y en avait pas beaucoup pour corroborer les paroles de Yussef, ils ajoutaient d'autres informations, le caractère obligatoire de la langue française, les changements dans les us et coutumes. Et la réplique : pourquoi il ne leur avait rien dit, pourquoi maintenant seulement... [...] Maintenant, pour détendre l'atmosphère, il dit lumière – et expliqua comment il en était arrivé au mot *nour*, qui avait commencé à lui révéler le Brésil. Alors le compatriote, les autres, se mettaient à lui donner ses premières leçons, en mettant de l'eau dans un verre, ils disaient, verre, ils montraient leur main, main, désignaient l'eau, eau, eau, table, et ils tapaient sur la table, celui-là, là ami, a-mi – et ils expliquaient la signification des mots.

Bientôt il y avait ceux qui s'en mêlaient, qui se dépêchaient de raconter de quelle façon ils étaient arrivés, la lutte des premiers temps, les difficultés avec les faux-amis. Par exemple, « non » pouvait être « oui », tu n'aimes pas ça, et la réponse « oui » c'était qu'on n'aimait pas, alors que « ben non » pouvait dire « oui ». Les exemples se multipliaient – ce qui, loin d'apporter une aide, embrouillait encore plus.

Ils insistaient sur la chance du père, il avait rencontré un homme honnête, ce noir rieur et serviable, qui en plus savait lire, il aurait pu tomber sur quelqu'un de sans scrupule qui les aurait emmenés loin, se serait emparé de ce qu'ils avaient et les aurait abandonnés ; un autre s'interposait, on va à la maison, s'il vous plaît, c'est à côté, ma femme ne peut pas sortir, elle est malade, mais elle y tient, parler avec vous, vous voir, elle ne veut pas que je lui raconte ce que vous avez raconté. Avoir des nouvelles mais aussi entendre, vous comprenez, entendre quelqu'un qui parle notre langue pure, sans interférences, ici sans le faire exprès nous on mélange l'arabe et le portugais, il va vous arriver la même chose vite-vite.

Il arrivait des gens de toutes ces rues dominées par les Arabes, Alfândega, Primeiro de Março, Rosário, des rues adjacentes, même de plus loin, de quartiers résidentiels. De nouveaux compatriotes accouraient en foule, souhaitaient la bienvenue, se mettaient à leur disposition, leur souhaitaient le succès, demandaient des informations détaillées, s'exclamaient en criant, par Allah, habib, les miens m'ont oublié, ils ne m'ont rien envoyé, même pas un petit mot, un peu de zahtar, une bidon d'huile, quelques-unes de ces olives si goûteuses, et les tamarins, ah, les tamarins, dans la lettre que j'ai reçue il y a un certain temps ils disaient que le porteur de la commande que j'ai faite serait le premier qui viendrait ici. Et le père, la mère, expliquaient, une fois de plus, ce qui leur était arrivé, ils n'auraient pas pu l'apporter, ils n'y avait pas moyen, ou ils ne connaissaient pas la personne citée, le plus qu'ils pouvaient faire était parler de la situation au Liban, des difficultés, de la recherche, par les jeunes, d'autres pays où vivre.
